

Digitales Brandenburg

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

Aristippe, Ou De La Cour

Balzac, ... de

Amsterdam, 1664

Discours Premier.

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641



DISCOURS PREMIER.

C'Est une opinion singuliere de certains Philosophes affirmatifs, *Que le Sage n'a besoin de personne, & que tout ce qui est separé de luy, ne luy sert de rien.* Par là ils ôtent l'Amitié du nombre des choses necessaires, & luy donnent rang simplement, parmi celles qui sont agreables. Et neantmoins de plus honnêtes gens qu'eux, je veus dire les Philosophes de la Famille de Platon & de celle d'Aristote, ont crû que sans l'amitié, la felicité estoit imparfaite & defectueuse, & la vertu foible & impuissante. Ils ont dit que les Amis estoient les plus utiles, & les plus desirables des Bien étrangers. Ils les

ARIS
les ont
les joii
en pein
les apu

Il n'y
nemen
qui il
& si n
qui,
fence,
heure
tes de
instru
vail;
fa nat
font f
laisser
mes a
vre, n
ni est
tres.
une
merc
assez
se m

les ont confiderez, non pas comme les joiets & les amusemens d'un Sage en peinture, mais comme les aides & les apuis d'un homme du Monde.

Il n'y a que Dieu seul, qui soit pleinement content de soy-même, & de qui il faille parler en termes si hauts & si magnifiques: Il n'y a que luy, qui, estant riche de sa propre essence, jouisse d'une Solitude bienheureuse, & abondante en toutes sortes de bien; luy qui puisse operer sans instrument, comme il agit sans travail; luy qui tire tout du dedans de sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon, qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. Les Hommes au contraire ne peuvent, ni vivre, ni bien vivre; ni estre hommes, ni estre heureux, les uns sans les autres. Ils sont atachez ensemble, par une commune necessité de commerce. Chaque Particulier n'est pas assez de n'estre qu'un, s'il n'essaye de se multiplier en quelque sorte, par
le

le secours de plusieurs ; Et à nous
considerer tous en general, il semble
que nous ne soyons pas tant des
Corps entiers, que des Parties cou-
pées que la Societé reünit.

Les Offensez demandent justice,
les Foibles ont besoin de support,
les affligez de consolation ; mais
tous ont universélement besoin de
conseil. C'est le grand Element de
la Vie civile : Il n'est gueres moins
nécessaire que l'eau & le feu : & les
deux moyens d'agir, que la Nature
nous a fournis, se raportent à cette
fin ; LA RAISON ET LA PA-
ROLE nous ayans esté données prin-
cipalement, pour le CONSEIL.
Les bestes sont emportées, par la
subite impetuosité de leur naturel,
& par la presence du premier objet.
Les Hommes se conduisent, par la
deliberation, & par le discours.
Ayans le don de chercher, ils peu-
vent passer d'abord du Present à
l'Avenir, & du Premier au Second,

pour

pour
bien.

Le
seil :

les S

parn

tout

tent

se le

ses

est f

peu

spac

qu'i

emp

qui

den

qui

cel

seil

dis

Il

po

fac

pour s'y arrêter, s'ils s'y trouvent bien.

Les Pyrates se servent de Conseil: Le Conseil est en usage parmi les Sauvages; A plus forte raison parmi les Peuples civilisez. Mais par tout, il faut que les Sages l'empruntent d'autrui, parce que leur Sagefse leur doit estre suspecte, aux choses qui les regardent. L'Homme est si proche de soy-même, qu'il ne peut trouver d'entre-deux, ni d'espace libre, pour le debit du conseil qu'il se veut donner: il ne scauroit empêcher que les deux Raisons, qui delibèrent en luy, ne se confondent dans la communication, celle qui propose estant trop mêlée, avec celle qui conclut.

Il faut donc que celuy qui conseille, soit une personne à part, & distincte de celuy qui est conseillé: Il faut qu'il y ait une distance proportionnée, entre les objets, & les facultez qui en jugent; Et comme

B

le;

les yeux les plus aigus ne se peuvent voir eux-mêmes, aussi les jugemens les plus vifs manquent de clarté, en leurs propres interets. Quelque connoissance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne de plus haut, nous ne devons point rejeter les moyens humains, ni mépriser ce surcroit de raison, & ce plus grand éclaircissement de verité, qui se tire de la Conference.

Reconnoissons l'imperfection de l'Homme, separé de l'Homme, & l'avantage qu'a la Societé, sur la Solitude. Puis que l'Amy de Dieu, & le Conducteur du Peuple de Dieu, bien qu'une Nuée miraculeuse marchât le jour devant luy; bien que la nuit une Colonne de feu fît la même chose, & qu'elles se posassent au lieu où il falloit camper, ne laissa pas de prendre un Guide, pour s'en servir aux autres difficultés qui pouvoient survenir en son voyage; y aura-t-il quelqu'un, après cela, qui ne deman-

demande des guides, & qui ne cherche des aides? Qui se fiera de telle forte aux avantages de sa naissance? qui s'endormira si negligemment sur les faveurs qu'il attend du Ciel, que de s'imaginer que l'assistance d'autrui luy soit inutile, que de croire que sa seule fortune, & sa seule sagesse luy suffisent, pour bien gouverner, & pour bien conduire?

Ceux qui se sont élevez au delà de la commune condition des hommes, y sont montez par quelques degrés: Ce n'est pas le Hazard qui les a jetez, au dessus des autres; Ce n'est pas aussi leur Vertu qui a tout fait; Les Services de quelqu'un se rencontrent ordinairement, parmy les Merveilles de leur vie; & il est visible par la suite de tous les tems, que les Princes qui ont le plus gagné, sont ceux qui ont esté le mieux secondez. De tant d'exemples, dont il y a foule dans les Histoires, je ne veus que celuy, sur lequel nous-

nous arrêtâmes hier, & qui obligea son Altesse à me faire parler aujourd'huy.

VEspasien avoit vécu sous la Tyrannie, & s'estoit sauvé par miracle des mains de Neron. Mais il ne se contenta pas de son propre salut, après la mort de ce Monstre: Il prit du cœur, & entreprit davantage, pour le Bien Public. Voyant que d'autres Nerons menaçoient le Monde, & que de nouveaux Monstres se déchainoient, il se hazarda de conserver le Monde, en se saisissant de l'Empire, il embrassa la protection du Peuple Romain, dont la fleur estoit presque toute tombée, par le glaive, ou par le poison; & le demeurant s'épuisoit chaque jour, à remplir les Isles & les Cachots. Il en fût pourtant demeuré à sa bonne volonté, & à ses bonnes intentions. Il eût veû achever d'éteindre toutes les lumieres
du

du Senat, & perir la Republique devant ses yeux, sans les puissantes sollicitations, & les vives poursuites de Mucien, qui luy mit, comme par force, la Couronne sur la tête, & le fit Empereur, en dépit de luy.

Il ébranla premierement l'esprit de Vespasien, qui se tenoit aux choses presentes, bien qu'il ne les aprouvât pas, & n'osoit estre auteur du changement qu'il desiroit. Et après l'avoir jeté dans l'irresolution, il le pressa de tant de raisons, & le combatit de tant d'éloquence, qu'il fut à la fin contraint de faire le reste du chemin, & de s'engager, dans la Cause Publique, par une ouverte declaration.

Or il est besoin de sçavoir, que ce Mucien n'estoit pas homme à n'apporter dans un Party, que de belles paroles, & de bons desirs. D'abord il fortifia Vespasien d'hommes & d'argent; Il luy aquit des Provinces, & luy amena des Le-

gions. Il n'épargna point sa personne, quand il crut qu'il falloit payer de la vie, & voulut estre l'Executeur de la plûpart des choses, dont il avoit esté le Conseiller.

Les Princes à faire ne peuvent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin. Il n'y en a jamais eu de si fort, qui de sa seule force ait pû porter le fait de tout le Gouvernement; Jamais eu de si jaloux de son autorité, qui ait pû regner tout seul, & estre veritablement *Monarque*, à prendre le mot, dans la rigueur de sa signification. Aussi est-ce un jeu & une invention des Platoniciens, pour flater la Royauté, & la mettre au dessus de la condition humaine, de dire que Dieu donnoit deux esprits aux Roys, pour bien gouverner. Platon se jouë souvent de la sorte: Il philosophe poëtiquement, & mêle la Fable dans la Theologie. Ce double Esprit est de sa façon; Et il vaut encore mieux
l'ex-

per- l'expliquer de l'Esprit du Roy, & de
 loit celui de son Confident, que d'avoir
 xe- recours aux Miracles, qu'il ne faut
 tes, employer qu'en cas de necessité, non
 t se pas même pour l'honneur & pour
 ces la gloire des Rois.

Il est certain qu'ils ont un fardeau
 si disproportionné à la foiblesse d'un
 Seul, que s'ils ne s'appuyoient sur
 plusieurs, ils feroient une cheute,
 dès le premier pas qu'ils voudroient
 faire. S'ils n'apelloient leurs Amis
 à leur secours, & s'ils ne divisoient
 la masse du Monde, ils seroient bien-
 tôt punis de la temerité de leur am-
 bition, & accablez de la pesanteur
 de leur fortune. La multitude des
 soins qui leur viennent de toutes
 parts, ne leur laisseroit pas la respi-
 ration libre: la foule des affaires les
 étouferoit, à la premiere audien-
 ce qu'ils voudroient donner.

Il y a divers degrez de Serviteurs,
 qui trouvent tous leur place, dans
 l'administration de l'Estat. Il y a des

Esprits d'une mediocre capacité, qui defrichent, qui preparent, qui entament les affaires. Ils sont bons à commencer la besogne. Ils font les chemins, & ôtent les difficultez, qui sont à l'entour des choses. Le Prince met ces Esprits à tous les jours, & se décharge sur eux, des plus grossieres fonctions de la Royauté.

Il y a d'autres Esprits d'une plus haute élévation, à qui il peut fier de plus importants emplois, & donner une plus noble part en ses desseins. Ceux-cy gouvernent sous luy, & avecque luy, & ne sont pas mauvais Pilotes, dans les Saisons douces, & sur les Mers peu agitées.

Mais que le Prince est heureux & que le Ciel l'aime, s'il se rencontre, en son tems, des Esprits du premier Ordre; des Ames égales aux Intelligences, en lumiere, en force, en sublimité; des Hommes que Dieu crée exprés, & qu'il envoie extraordinairement, pour preve-

preven
de leu
pour
trie.

Ce
Roya
des R
Alexa
lagen
vaux
salut
les le
quill
vivo
beni
neces
la p
mor
exce
poir
Poë
non
SE
mag
nen

qui
ta-
s à
les
qui
n-
s,
us
té.
us
de
er
s.
&
ais
&
ix
n-
lu
es
en
es
il
ir
e-

prevenir, ou pour forcer les maux
de leur Siecle; pour empêcher ou
pour calmer les orages de leur Pa-
trie.

Ce sont les Anges tutelaires des
Royaumes, & les Esprits familiers
des Rois. Ce sont les Seconds des
Alexandres & des Cefars. Ils sou-
lagent le Prince, dans ses grands tra-
vaux: Ils partagent avecque luy les
salutaires inquietudes, sans lesquel-
les le Monde n'auroit point de tran-
quillité. Si dans les Estats où nous
vivons, nous avons de ces gens là,
benissons leurs Veilles, qui sont si
nécessaires au Repos public, & sous
la protection desquelles nous dor-
mons seurement, & à nôtre aise. Ces
excellentes Veilles ne seroient elles
point cause, Monseigneur, que les
Poëtes Grecs ont donné à la Nuit le
nom DE SAGE ET DE CON-
SEILLERE? Je viens de me l'i-
maginer; & les Grammairiens don-
nent bien quelque-fois aux Poëtes

des explications plus éloignées.

Les Poëtes, Vôtres Alteſſe le ſçait mieux que moy, ont eſté les plus anciens Precepteurs du genre humain. Ils luy ont enſigné les premiers principes de la Politique & de la Morale. Icy donc, comme ailleurs, ils ont découvert & marqué du doigt la Verité: Les Philoſophes l'ont depuis étalée & miſe en ſon jour. Ayans reconnu cette neceſſité de Societé, & ce deſaut qui ſe trouve dans la Solitude, outre leur *Jupiter Conſeiller*, & leur *Minerve Conſeillere*; outre les Dieux & les Demons, dont ils ont accompagné leurs Heros, ils leur ont encore donné des Hommes, pour les aſſiſter en leurs entrepriſes, ou d'autres Heros, pour entreprendre & pour agir avec eux.

A meſure qu'Hercule coupe les têtes de l'Hydre, Jolas y applique le feu, afin de les empêcher de renaître. Diomedes ne fait rien, ſans

Ulyſſe

Ulyffe. Les actions d'Agamemnon naissent des conseils de Nestor: Et ce Prince, ayant à faire un souhait, qui compréne tous les autres, ne desire, ni de plus puissantes forces que les siennes, ni des richesses qu'il n'avoit pas, ni la destruction de l'empire d'Asie, ni l'accroissement de celuy de Grece, mais seulement *dix hommes qui fussent semblables à Nestor*: Agamemnon nous montrant par là, que dans la crainte qu'il avoit de perdre Nestor, veû l'extrême vieillesse où il estoit, il aprehendoit de manquer de gens, pour mettre en sa place; & Homere nous faisant voir, qu'un Nestor se peut quelques-fois trouver en un Siecle, mais que dix Nestors ne se peuvent que souhaiter.

Ce souhait n'a point fait de tort à la bonne renommée d'Agamemnon: La Grece ne luy a point reproché de s'estre laissé gouverner à Nestor: Pour cela, le Roy des Roys n'a

pas esté estimé moins sage, ni moins digne de la souveraine Autorité. Au contraire, c'est un Axiome dans la Politique, qui passe pour une proposition d'éternelle verité, & qui est aussi vieux que la Politique même, *Qu'un Prince mal-habile ne scauroit estre, ni bien conseillé, ni bien servi.*

Que si recevoir conseil, presuppose quelque avantage, du côté de celuy qui le donne; l'inferiorité de la part de celuy qui le reçoit, ne laisse pas d'avoir son merite. Il est à son tour le Superieur: Il reprend la premiere place, quand il met la main à l'œuvre, & que, par l'execution des choses deliberées, il change les régles en exemples, & les belles paroles en bons effets. Car quoy qu'on ait dit autrefois à Rome, *que Lelius estoit le Poëte, & que Scipion estoit l'Acteur,* & qu'il soit vray que celuy qui compose les vers agit plus noblement que celuy qui les recite; il n'est pas pourtant vray que la Personne, qui

qui execute les entreprises glorieuses, produise une operation moins relevée que celle, qui seulement les conseille. Le Conseiller ne conserve son avantage, que dans les commencemens des Choses, mais il le perd dans l'évenement: Et, dans les commencemens mêmes, il ne l'a pas tout entier; celui qui est conseillé, ne demeurant pas inutile & sans mouvement, tandis que dure l'action de celui qui le conseille.

La Nature semble nous montrer ce que nous disons, & en a formé je ne sçay quel crayon dans l'ame de l'Homme, où l'Intellect, qu'on nomme patient, & qui est le siege de la doctrine, quoy qu'il soit éclairé, par la lumiere de l'Intellect qui agit, ne souffre pas neantmoins de telle sorte, que de son chef aussi il n'agisse. Il juge de la connoissance qu'il a receuë: Il tourne, il remuë, il déplië, il étale en luy-même cette connoissance. Après l'avoir comparée aux

autres, il en recueille des conséquences & des conclusions. Et ainsi on peut dire, qu'il travaille en compagnie: Et s'il pâtit, c'est de la plus belle espece de passion, qui ne gêne & ne corrompt pas, comme celle d'une playe, ou d'une brûlure, mais qui acheve & qui perfectionne, comme celle de l'illumination en l'Air, & de la reception des images dans les yeux.

Parlons moins subtilement, & d'une maniere plus populaire. Concluons qu'il est necessaire d'avoir des mains, pour s'aider utilement des outils; & d'avoir de la prudence, pour user comme il faut de celle d'autrui. La Sageffe elle même est irresolüe & peu assuree, quand elle manque d'approbation, & qu'elle est reduite à son propre témoignage. Le raisonnement concerté ne nuit point à la premiere apprehension que nous avons de la verité des choses; & nôtre Aristote dit là dessus,

fus, que le sel ne fait point de mal au
 poisson de mer, & que l'huile assaisonne
 les olives. Le Courtisan étourdi &
 intéressé, met toutes les affaires en
 desordre, & ruine au lieu d'édifier :
 Mais le Ministre sage & fidele, qui
 divise également son affection, entre
 le Roy & l'Estat, rend de tres-grands
 services à l'un & à l'autre, & se peut
 dire, à mon avis, avecque raison, le
temperament de la puissance d'un seul,
 & *le bien commun de la Republique.*

Mais mon opinion particuliere
 seroit peu de chose, & n'auroit pas
 assez de force, pour former & con-
 clure ce Discours, si je ne la confir-
 mois par la reconnoissance publi-
 que, envers des personnes si utiles au
 bien general du Monde, & par les
 preuves éclatantes d'affection &
 d'estime, que les Princes ont ren-
 diues eux-mêmes, à la sagesse, & à
 la fidelité de leurs Ministres.

Je laisse la Grece, où ils ont re-
 gné avecque les Rois; Je laisse la Per-
 se,

se, où les Rois ont regné par eux, & où ils estoient nommés *les yeux du Roy*; c'est à dire, comme l'explique un excellent homme, les yeux du Roy, toujourns ouvers & toujourns veillans, pour le salut du Royaume; qui regardent en même tems, devant, derriere, à droit & à gauche.

Je m'arrête à Rome, où les Empereurs voulans corriger l'amertume qui se trouve dans les mots de servitude & de subjection, ont honoré pareils Serviteurs du titre d'*Amis*. Ils les ont apellez *leurs Compagnons*; quelquesfois *les Compagnons de leurs peines*, *les Compagnons de leurs guerres*, & *de leurs victoires*, & ont même trouvé bon que le Peuple les apellât ainsi.

Ils leur ont fait ériger des Statües, vis à vis des leurs. Ils les ont fait depositaires de leur Epée, avec permission de s'en servir contre eux-mêmes, si le bien de l'Estat le requeroit, & s'ils se rendoient indignes.

gnes de leur puissance. Ils ont fait battre de la monnoye, où estoit l'Image d'un General de leurs Armées, & ces paroles à l'entour, BELIZAIRE LA GLOIRE DES ROMAINS: Et on voit encore aujourd'huy une Medaille d'argent, d'un côté de laquelle est représentée la figure de Valentinien, & de l'autre côté celle d'un de ses Sujets, assis dans la Chaire Consulaire, tenant des papiers en la main droite, & en la gauche un bâton, avec un Aigle perché dessus. On peut voir aussi dans l'Histoire Auguste, ce superbe Monument, consacré à la memoire d'un grand Ministre, A MISITHEE LE PERE DES PRINCES, ET LE TUTEUR DE LA REPUBLIQUE.

L'Inscription est singuliere, & la qualité de *Pere du Prince* n'est pas commune, pour ce tems-là, le siege de l'Empire n'ayant pas encore esté transferé de Rome à Constantin-

stantinople; car après que cela fut, cette qualité fut comme érigée en titre d'office, & on apelloit vulgairement ceux qui avoient la principale direction des affaires, LES PERES DE L'EMPIRE, ET DE L'EMPEREUR.

L'Histoire écrite, depuis Constantin, ne parle d'autre chose que de cette Dignité *du Patriciat*. La Poësie même ne s'en est pas teüe; & il y a encore des Vers moqueurs, que fit le Poëte Claudien, contre l'Eunuque Eutropius, Consul & Patrice de l'Empire. Sa cheute est celebre dans les Livres de ce Siecle-là, & Saint Jean Chrysostome en a fait une Homilie presque toute entiere. Les Vers moqueurs marquent particulièrement la confiscation de son bien, & en voicy le sens à peu près, si ma memoire ne me trompe. *Pourquoy pleures-tu la perte de tes richesses, qui tomberont entre les mains de ton Fils? l'Empereur sera ton Heritier, &*
 ce.

ce n'est que de cette sorte qu'il falloit que tu fusses le Pere de l'Empereur.

Mais ma memoire m'est revenue, & le François m'a fait trouver le Latin;

Diréptas quid plangis opes, quas Natus habebit?

Non aliter poteris Principis esse Pater.

Surquoy me ressouvenant que la Croix de JESUS-CHRIST avoit pris la place des Aigles Romaines, & qu'alors les Empereurs estoient devenus domestiques de la Foy, & membres de l'Eglise, d'étrangers & de Persecuteurs qu'ils estoient auparavant; j'ay pensé qu'ils pouvoient avoir emprunté ce terme des Létres Saintes, & du discours du Patriarche Joseph.

Ce grand Ministre se glorifie, dans la Genese, que Dieu l'a donné pour Pere à Pharaon, (quoy que peut-estre il fût plus jeune que luy) qu'il a esté établi Prince de toute la Maison Royale, & Seigneur de tout le pais d'Egypte: Et les memes Létres Saintes nous apren-

prenent, un peu devant, que Pharaon tira sa bague de son doigt, & la mit en celuy de Joseph; qu'il le fit monter sur un Charoit de triomphe; qu'il fit faire commandement par un cri public, que tout le monde se prosternât devant luy; qu'il luy dit en pleine & generale assemblée, *Tu es, ne plus ne moins que Pharaon, & je n'ay rien que mon Nom, & mon Thrône plus que toy.*

Il ne se peut rien ajoûter à un si illustre témoignage du ressentiment d'un Prince bien conseillé: Et je vous prie, qu'y a-t-il à dire & à s'imaginer, après cela? Vous voyez que la plû-haute idée, que j'avois pû concevoir de la dignité du Ministère, est autorisée par le plus ancien de tous les exemples de cette nature. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin, dans l'Histoire; & je vous avoüe, Monseigneur, que je sens quelque tentation de vaine gloire, de ce qu'un grand Prophete m'explique par la bouche d'un grand Roy. DIS-

D



est p
roier
ne s'
Il ve
n'est
croî
ne s'
ajoû
étrai
a aff
de la
tout
en sa
tre,
& v
Je
les
Mo